

Elle et moi
ou l'éternité et zéro

André Smolarz

André Smolarz

Elle et moi
ou l'éternité et zéro

© André Smolarz, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2569-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toi, qui demeure en moi tant que j'existerai

*À Pierre et Lucile et leur tribu pour être là et incarner délicieusement ta
présence dans nos vies*

*À toutes les copines qui t'ont soutenue en restant au plus près de toi jusqu'au
bout*

*Merci à François Galichet, philosophe et auteur entre autres de « Qu'est-ce
qu'une vie accomplie ? », pour sa lecture attentive et bienveillante de ce texte*

*Pas plus que je n'apercevais un monde dans la mort,
je ne cherchais plus pour ce qui me concernait un Dieu dans le monde séculier.
Je cherchais simplement sur la surface de la terre le souvenir de Celle qui
rendait le regard.
Celle dont le cillement de l'œil faisait fondre de béatitude.
L'ombre de l'éloignée, l'ombre de l'ombre, car une ombre, loin derrière chaque
corps, très loin,
provenant d'avant lui, se porte sur la vie entière de chaque homme.
Car, quoique Paul dise, ce n'est pas la mort qui porte cette ombre sur le monde.
C'est la Perdue qui s'en va de nos vies dans la lumière du premier jour qui la
projette sans fin.
On appelle cette ombre portée dans le temps, de très loin dans le temps, la
mélancolie.
À partir d'elle, tout devient un merveilleux visage.*

Pascal Quignard – Extrait de « *La barque silencieuse* »

Une petite voix (J - 7)

Nous étions fin août.

Il faisait très beau et très chaud depuis bien longtemps.

Nous aurions dû normalement être pleinement heureux.

Nous aurions pu profiter du bonheur d'être ensemble, à la fraîche sur la terrasse, sirotant un apéro avec quelques crevettes grises, melon et tomates cerises du jardin gorgées de sucre. Évoquant nos jours futurs, ici ou ailleurs, autour de la piste de Yams.

Nous aurions dû, nous aurions pu, et si et si et si...

Le soleil avait beau être dans ses meilleures dispositions, pour nous c'est une tempête qui s'annonçait. Notre présent s'estompait avec la vitesse des nuages sombres et épais qui fondaient sur nous. Seuls nos enfants étaient reliés à ce triste bulletin météo. Nous avions en quelque sorte privatisé une tempête.

En fin de journée j'ai appelé mon camarade Reynald, militant infatigable tous terrains de la France Insoumise. Je proposais de lui apporter quelques bricoles le lendemain en vue d'une brocante au bénéfice du collectif local « Stop Linky ». Cet ancien boucher, reconverti dans l'aide à l'enfance et doté d'un grand capital humaniste, m'a trouvé un ton pas trop en forme.

— Ça va mon ami ? t'as une petite voix.

J'ai démenti mollement sans trop de conviction, mais sans m'étaler.

Je ne pouvais évidemment pas lui annoncer que dans une semaine je serais veuf. L'imminence de ce désastre, bien que longuement et mûrement assumé,

m'avait plongé dans une sorte de sclérose. J'errais dans la réalité comme un rondin de bois mort flottant à la surface d'un océan sombre, plat et sans bord.

Un triste compte à rebours était enclenché et rien ne pouvait l'arrêter.

Ici, contrairement aux scénarios des films d'action, aucun héros n'est attendu pour stopper l'horloge diabolique dans les ultimes secondes.

Quand le mal ronge un être dans son corps depuis plusieurs années en le privant du contact au monde qu'il aime tant pourtant, quand tant de pistes ont été explorées, de spécialiste en spécialiste et qu'à chaque fois, inlassablement, une nouvelle porte se referme avec, à la clé, davantage d'épuisement et de souffrance, la fiction n'a aucune place.

Notre futur nous fonçait dessus à grande vitesse tout en se refermant, alors nous avons dû lutter pour tenter de l'esquiver à défaut de pouvoir le freiner. Notre seule option, désormais, était de jouer avec le temps qui fondait comme neige au soleil, pour créer l'ultime et définitive soudure entre nous jusqu'au jour J.

Nous avons laissé libre cours aux éruptions qui dessinèrent les reliefs de notre temps partagé autour de ce qui fut un grand amour. Il ne s'agissait pas d'une évocation, sans grand intérêt, de notre passé, mais plutôt de donner naissance à notre histoire commune, la trace ultime de ce qui a été et doit rester vivant lorsque les rôles principaux ont disparu de l'affiche. Le passé est une chose inerte que seule l'histoire peut faire vivre, c'est ainsi que nous voyions les choses.

Nous avons de longue date décidé qu'il nous appartiendrait, à nous et nous seuls, de décider du jour J si notre vie s'éloignait trop de la conception que nous en avions. Pour autant, nous ne pensions pas vraiment que nous aurions à faire ce choix. C'est assez normal au fond puisque, qu'on la désigne par le sort ou la volonté d'un être suprême, l'idée que ce n'est pas la vie mais la mort qui décide

du moment où elle débarque est profondément incrustée en nous et tellement communément admise.

En revanche, ce que nous n'avions ni imaginé, ni mesuré, c'est à quel point il faut s'aimer pour accepter dignement une telle rupture, devenue la seule issue possible, la seule réaliste.

— On a quand même eu une belle vie !

Tu m'as tant de fois répété cette phrase dans nos derniers instants, comme pour la planter en moi afin qu'elle me serve de canot de sauvetage dans la tempête qui s'annonçait et à laquelle je n'avais aucun moyen ni aucune envie d'échapper.

Tu avais sans doute oublié que je détestais le bateau, même par temps calme, alors dans la tempête ?

Devenir immortel et puis mourir !

Chaque année nous célébrions notre anniversaire de rencontre dont nous avions convenu de choisir comme point de départ officiel notre premier baiser. C'était un vendredi, à J - 15190.

En réalité, notre histoire avait véritablement débuté quelques temps auparavant, un jeudi soir d'automne soixante-dix-sept (J - 15317) au « Marché aux herbes ». Le lieu était une grande salle jouxtant la place du même nom à Compiègne. Elle faisait office de restaurant universitaire pour les étudiants de la toute jeune Université de Technologie de Compiègne que j'avais intégrée à l'automne soixante-quinze.

Tous les jeudis soir, avec l'accord de l'université et de la ville, les étudiants de l'UTC jouissaient de la salle pour des « Boums » frénétiques et déjantées. La bière était la seule boisson alcoolisée tolérée mais le pastis coulait néanmoins à la louche. Bien entendu aucune bouteille du breuvage anisé n'était visible. Le mélange avec l'eau était préparé à l'avance dans des lessiveuses planquées sous la table de la buvette et la louche de pastis, servie dans des gobelets en plastique, était vendue un demi Franc.

Avec quelques potes, étudiants comme moi à l'UTC, nous avons formé un groupe de rock, le « *Ioutici Band* », dans lequel je tenais la batterie. J'étais totalement autodidacte. Je m'étais formé avant le lycée sur une batterie confectionnée à base de barils de lessive en carton attachés sur une chaise avec du fil de fer. Le siège de la chaise faisait office de caisse pas claire du tout à mesure qu'il s'étiolait sous les frappes des baguettes en noisetier sculptées par mes soins. Sur les rythmes de « *Grand Funk Railroad* » ou de « *MC5* », les barils ne faisaient pas long feu non plus. Ma mère, entendant le barouf qui descendait du grenier où je m'étais installé, était totalement désespérée.

Naturellement, je jouais plutôt mal, disons approximativement. Mais dans le contexte joyeux et imbibé de ces soirées, associé à un guitariste et un bassiste

qui avaient bénéficié de plusieurs années d'école de musique, l'illusion était parfaite. Selon notre expression favorite de l'époque, « Ça dégazonnait sec ! »

Nous animions les débuts de soirées avant de laisser la place à la sono et de pouvoir écluser, nous aussi, quelques louches d'anis.

Un jeudi soir d'automne donc, je dansais, ou plutôt je me déhanchais avec ma bière. Le « *Ioutici Band* » venait d'achever son show sur "*Locomotiv Breath*", morceau dans lequel je rivalisais au moins sur un point avec Clive Bunker : la brutalité de la frappe.



À un moment je t'ai croisée dans le brouillard de fumée qui nous enveloppait. Tu ondulais, clope à la main, sur "*Light my fire*". Je t'ai proposé une bière et on a continué à se déhancher tout en échangeant quelques mots en se criant dans les oreilles.

Tu étais venue accompagnée de ta colocataire Sylvie. Elle entraînait depuis peu l'équipe féminine de Volley de l'UTC et c'est ainsi qu'elle avait appris l'existence de nos bouns hebdomadaires.

Sylvie avait un sourire lumineux assorti d'un accent du sud qui pigmentait une